

SAMEDI 17 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2026



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

#08

FRATERNITÉ !



« La confrérie ! »

Après les hommages de Frances McDormand et Javier Bardem, les frères Coen, entourés du lauréat du prix Lumière 2023, Wim Wenders, et de nombreux artistes, ont reçu leur double prix en musique lors d'une magnifique célébration de cinéma.

La cérémonie commence avec la vidéo traditionnelle des précédents prix Lumière, puis Frances McDormand nous apprend que leur chef opérateur sur *Burn after Reading* Emmanuel Lubezki a surnommé les Coen « la confrérie ». Elle ajoute : « Il n'y a pas de poignées de main étranges ou de secret dans la confrérie. Il y a un humour commun et une conviction de raconter une histoire commune. La confrérie a été établie dans le Minnesota et cet isolement a créé un baril de poudre au sein d'une banlieue juive du Midwest américain. On est un peu comme les Beatles et je suis Yoko. Je suis ravie d'avoir commencé ma carrière professionnelle dans la confrérie et j'espère encore pour longtemps et que nous allons à continuer à chevaucher sous un soleil couchant un fusil à la main. » En français elle conclut : « Vive la fraternité ! ». Cri du cœur suivi par un moment musical Benabar chante deux chansons de Charles Aznavour, choisie par les Coen pour leur soirée de remise de prix,

« Je m'assois dans leur bureau et je leur dis : "J'admire votre travail, mais je déteste la violence, je parle à peine anglais et je ne sais pas conduire." Ils ont éclaté de rire. »
Javier Bardem

Je m'voyais déjà et Parce que tu crois. La cérémonie reprend avec la diffusion d'une rareté, un court-métrage inédit grâce à la cinémathèque de Bologne. Un film signé Ettore Scola sur la Seconde Guerre mondiale, des images des camps de concentration et un héros qui se réfugie dans une salle de cinéma pour échapper aux nazis. C'est alors au tour de Javier Bardem de venir parler. « D'abord je veux dire que j'étais très ému par le film de Scola. Cela nous rappelle "plus jamais ça" : du Soudan à la Palestine. Ethan, Joël, je suis un sacré chanceux de salopard venu vous saluer et vous rendre hommage. À 25 ans, j'ai vu Fargo avec mon frère, je me suis dit : "la vache je ne ferai jamais un film comme ça." Voir

Frances dans Fargo est quelque chose qui m'a inspiré toute ma vie. Performance incroyable ! Dix ans plus tard, mon agent me dit : "Les Coen veulent te rencontrer." J'ai lu le livre *No Country for Old Men* en anglais, je n'ai rien compris. Je voulais dire non. Mon agent m'a dit : "Tu es fou !

Vas à Los Angeles les rencontrer." Je m'assois dans leur bureau et je leur dis : "J'admire votre travail, mais je déteste la violence, je parle à peine anglais et je ne sais pas conduire." Ils ont éclaté de rire. Je me suis dit : "Allons-y !" À la fin du tournage ils m'ont offert un gâteau avec des bougies. Sur chaque bougie il y avait la photo de chaque personnage que je tue dans le film ! Le résultat est un chef d'œuvre et le cadeau d'une vie qu'ils m'ont fait. Je n'oublierai jamais ça ! Ils ont réalisé mon rêve. » Il est temps maintenant pour les frères Coen de descendre recevoir leur prix. « C'est très touchant votre accueil, très émouvant. Je ne m'attendais pas à que ce soit aussi bouleversant



© Laif Reuter

de revoir ces 40 ans d'aventure avec Ethan. Je voulais vous dire merci. Et merci à tous ceux qui nous ont accompagné durant ces 40 ans » exprime Joel Coen. Ethan Coen ajoute : « Une chose que Javier ne vous a pas dit c'est qu'en plus du filet pour les cheveux sur le tournage, comme il avait décidé que son personnage serait pâle, il avait une assistante qui le suivait avec un parapluie. Merci aux frères Lumière d'avoir inventé le cinéma, sans eux, on n'aurait rien fait ! » Joel conclut : « Je suis encore plus ravi d'avoir ce prix ici en France, où on aime tellement le ciné. »

— Laura Lépine

de revoir ces 40 ans d'aventure avec Ethan. Je voulais vous dire merci. Et merci à tous ceux qui nous ont accompagné durant ces 40 ans » exprime Joel Coen. Ethan Coen ajoute : « Une chose que Javier ne vous a pas dit c'est qu'en plus du filet pour les cheveux sur le tournage, comme il avait décidé que son personnage serait pâle, il avait une assistante qui le suivait avec un parapluie. Merci aux frères Lumière d'avoir inventé le cinéma, sans eux, on n'aurait rien fait ! » Joel conclut : « Je suis encore plus ravi d'avoir ce prix ici en France, où on aime tellement le ciné. »

— Laura Lépine

MASTER CLASS



AIMER LES ACTEURS

J.C. : Nos premiers acteurs étaient des copains de la fac. On a un mode de direction plutôt libéral : on explique le ton du film, on donne le texte et on laisse les acteurs trouver leur chemin.

LE FILM LE PLUS IMPORTANT.

J.C. : C'est avec un premier film qu'on apprend tout, qu'on découvre sa manière de faire et qu'on se forme pour le reste de sa vie. De ce point de vue *Sang pour sang* reste mon préféré. Mais mes souvenirs les plus heureux sont aussi liés à l'ambiance que procure de tourner en musique sur le plateau. *The Big Lebowski*.

E.C. : *O Brother, Where Art Thou ?* qui me rappelle notre enfance. La musique live pendant les prises transforme l'énergie d'un tournage.

LE FILM CASSE-TÊTE

J.C. : *Miller's crossing*. C'était une adaptation d'un texte de Dashiell Hammett et on galérait sur la structure. On s'est arrêté trois semaines ; et on a écrit *Barton Fink* : l'histoire d'un type qui n'arrive pas à écrire.

YES, WE CANNES.

E.C. : Voir son film à Cannes (*les Coen ont été Palme d'or pour Barton Fink en 1991*), c'est déjà beaucoup pour sa vie future. Les prix sont la cerise sur le gâteau.

J.C. : Ce qui me rappelle une blague de Billy Wilder, âgé, qui consultait un médecin pour des difficultés à uriner. Le médecin lui demande : « Quel âge avez-vous ? », « 75 », répond Wilder. Et le médecin lui répond : « Vous avez assez pissé dans votre vie. »

E.C. : En fait avec ce Prix Lumière vous semblez nous dire : « vous avez assez pissé ! »

QUELLES RÈGLES ?

E.C. : On revendique une certaine naïveté à l'égard des règles du cinéma. On a appris en regardant des films, sans jamais assimiler les règles tout à fait. Dans *Inside Llewyn Davis*, on a même enfreint la règle de l'axe des 180 degrés (qui assure la continuité spatiale entre deux plans, ndr). Et personne ne l'a remarqué.

J.C. : Si vous travaillez sur un film, chaque fois que vous pouvez enfreindre une règle, faites-le !

— Propos recueillis par Carlos Gomez

NOUVELLES RESTAURATIONS

Pousse-pousse

Homme jeune, franc et net, affichant son surnom Pousse-pousse, sur son t-shirt, un conducteur de triporteur sillonne la ville et discute sans fin d'un seul sujet : Rose, la fille qu'il aime et qu'il entend épouser. Mais c'est sans compter le père de la jeune femme qui se montre toujours plus cupide... Pousse-pousse est non seulement le premier film camerounais de fiction, mais c'est aussi une oeuvre où écouter est primordial, car il s'agit d'entendre dans tous les sens du terme ! Car *Pousse-pousse* est une chronique sociale, aimable et lumineuse, où l'ouïe est sollicitée en permanence. On découvre les bruits de la ville, des familles, des mots patriarcaux prononcés sans faillir, des échanges amoureux lâchés très doucement, et de la musique. La musique, les chansons de variétés ou celles plus traditionnelles, ainsi que la B.O. du film donnent à cette histoire une identité où la pulsion de vie et d'envies est tout. Et tant pis pour les générations vieillissantes qui veulent obliger Pousse-pousse à toujours se décourager. Restent ensuite les paysages du Cameroun, les corps et les couleurs, captés par une caméra et une lumière, véritablement splendides et fortement contrastées. Images et sons accompagnent ainsi le héros, interprété par le réalisateur lui-même toujours flanqué de son pousse-pousse sur lequel on peut lire la formule new power. Daniel Kamwa impose alors une présence étrange entre joie et gravité sacrée de celui qui ne doute pas et fonce avec la foi. — Virginie Apiou

© DR



SÉANCE

Pousse-pousse de Daniel Kamwa (1976, 1h49)

> PATHÉ BELLECOUR Sam 17, 11h15

En présence de Daniel Kamwa

JOUEZ!

Fan des frères Coen ?

De quel film est extrait cette image ?

Indice : John Wayne !

Réponse demain !

Réponse d'hier : *Arizona Junior* (1987)



De l'enfance

Enfant, **Wim Wenders** ne connaissait que les ruines de l'Allemagne, son pays détruit de l'après Seconde Guerre mondiale, « *c'était mon monde* ».

Cette formule est tirée de *L'Image originelle*, documentaire pas comme les autres, qui se focalise sur les débuts des grands cinéastes. Avec l'épisode consacré à Wenders, on va de découvertes en découvertes aussi merveilleuses qu'addictives. On resterait volontiers très longtemps en compagnie de ce très grand cinéaste qui tout à coup nous dit avoir tellement de foi dans le cinéma quand il est magnifique, qu'il se met à rêver devant l'écran, « *je me suis endormi parce que j'avais tellement confiance* ». Le créateur et réalisateur de cette formidable série, Pierre-Henri Gibert, se souvient de sa rencontre avec le prix Lumière 2023.

Qu'est-ce Wim Wenders pour vous ?

Ma cinéphilie s'est construite lorsque j'étais adolescent autour de sa figure. Il a incarné tout à coup une sorte de phare culturel européen qui s'exportait, qui inconsciemment me parlait, toutes les thématiques sur le vide, le fait d'habiter le monde et d'avoir une place en tant que spectateur. Il y a quelque chose d'extraordinaire chez lui, c'est qu'il crée un espace où l'on peut se rendre avec nos chagrins d'amour, nos burn-out, nos doutes. Et on est accueilli avec douceur, et ainsi, il nous raccorde au monde, très simplement, juste par son cadrage, grâce à une façon de regarder. Des petites choses qui pourraient passer pour totalement anodines, deviennent dignes d'être vues, curieuses, parfois drôles. La vie prend une vraie richesse, ça devient assez extraordinaire d'être au monde. Surtout quand des personnages solitaires finissent par avoir une connexion avec l'autre. Ça fait tellement de bien.

C'est quelqu'un qui est pleinement là. Ça m'a plus qu'étonné, ça m'a séduit.

Parlez-nous du premier film de Wenders, *Summer in the City* ?

Ce qui était étonnant c'est que personne ne connaît le premier film de Wenders, *Summer in the City* (1970) et ce pour une raison simple, c'est qu'il n'a quasiment pas été projeté. Wenders n'avait pas les droits des

musiques qu'il voulait, alors il préfère ne pas sortir son film. Ce n'est pas le moindre des paradoxes de Wim Wenders, cet homme qui a l'air si doux, possède en même temps une force doublée d'une extraordinaire rigueur artistique.

Son cinéma lui ressemble ?

Oui. Wenders s'abandonne au monde, il est très ouvert aux choses, c'est très émouvant. Ça insuffle à son cinéma une sorte de suspense, on ne devine jamais où on va. Et quand on se replonge dans *Summer in the City*, c'est extraordinaire parce qu'il y a toutes les clés de toute l'œuvre à venir. Il y a une radicalité très impressionnante. Et la fidélité qu'il a par rapport à ce premier geste de continuer à vouloir le restaurer, le projeter, me touche. C'est une sorte de force et de confiance quand même très spectaculaire.

Qu'est-ce qui vous a marqué dans sa présence sur le plateau de votre tournage ?

Il est arrivé, c'était comme une sorte d'évidence, de disponibilité. On n'avait pas commencé à l'entretien que tout à coup, il aperçoit une ombre très belle qui se projetait sur le mur. Hop, il s'est arrêté, il a pris une photo. Déjà, on était dans du Wenders, c'était quand même assez fascinant. C'est quelqu'un qui est pleinement là, et le contact semble évident. Ça m'a plus qu'étonné, ça m'a séduit. Ce qui me touche et m'émeut globalement, c'est la force, la confiance qu'il a dans le cinéma et dans la capacité du spectateur à se connecter avec son monde. C'est un acte de foi que je trouve extraordinaire. Il peut partir en tournage sans savoir ce qu'il va tourner, en étant persuadé que oui, ça va être tellement formidable au quotidien en étant disponible aux choses, qu'il trouvera ce qu'il veut filmer. Il y arrive, parce que c'est lui, parce qu'il y a quelque chose d'une démarche vraiment profondément sincère. Ça force quand même l'admiration et évidemment ça rend chacun de ses déplacements, de ses gestes, héroïques.

— **Propos recueillis par VA**

MASTER CLASS

L'Image originelle - Wim Wenders de Pierre-Henri Gibert (2026) suivi d'un dialogue entre Wim Wenders et Pierre-Henri Gibert > **PATHÉ BELLECOUR** Sam 17, 10h15

PROGRAMMATION

Summer in the City (1970, 1h59, nouvelle restauration)
From Inside Out - The Architecture of Peter Zumthor (en 3D) (2026, 1h54, avant-première)

Trac de ouf !

Marina Foïs s'est laissée filmer dans l'exercice quotidien de son métier pendant près d'une année pour un documentaire inédit de Romain Baudéan intitulé, *D'autres vies que la sienne*.

LE SUJET : De quoi se compose le quotidien d'une actrice ? Le film de Romain Baudéan apporte des éléments de réponse passionnants, après avoir suivi Marina Foïs pendant plusieurs mois entre plateaux de cinéma et scène théâtrale.

LA MÉTHODE : Jamais l'actrice ne se livre face caméra, le récit s'articulant autour de ses confessions en voix off. Un voyage immersif qui débute sur le plateau de *Moi qui t'aimais*, où on la voit « devenir » Simone Signoret sous la direction de Diane Kurys, et se poursuit sur la scène de l'Odéon durant les répétitions de la pièce *Les Idoles* pour incarner Hervé Guibert. Un travail de dédoublement proprement inouï, qui lui permettra encore de répéter à distance pour jouer en anglais dans *L'être aimé* de Rodrigo Sorogoyen, malgré son « trac de ouf » à l'idée de rencontrer Javier Bardem.



CINÉMA MUET

J'adore ça ! L'image est presque plus importante que le son. Dans *The Lighthouse* (2019), les personnages parlent un dialecte que même les Anglais ne comprennent pas. Quand on est passé du cinéma muet au sonore, il y a eu une énorme chute. Mais des cinéastes, comme Fritz Lang, ont gardé tout l'intérêt de leurs films en se concentrant seulement sur le visuel. Je pense que j'ai essayé de faire un travail similaire avec *Werewolf: La Bête Maudite*, mon prochain film.

YEUX GRAND OUVERTS

Dans mes films, il y a souvent des plans très serrés, où on a l'impression que les acteurs nous regardent. J'aime positionner la caméra très proche de mes acteurs, afin qu'ils la regardent directement quand ils jouent. Je suis fasciné par leur regard et j'ai vraiment envie qu'ils s'adressent aux spectateurs.

DÉCO, PAYSAGES & PSYCHOLOGIE

The Lighthouse est peut-être l'exemple le plus probant de ma filmographie en ce qui concerne le décor. Je suis complètement obsessionnel quant à l'authenticité de la période que je décris, mais je prends parfois quelques libertés, car je veux refléter la psychologie de mes personnages. Aux États-Unis, aucun phare ne recelait à

l'intérieur autant de bordel que dans le film. On l'a alors entièrement construit.

NUIT

La nuit est un élément important dans mes films. Pourtant, je déteste tourner de nuit. Et plus je vieillis, plus c'est difficile ! Mais les personnages de mes films (vampires, loups-garous et sorcières) appartiennent au monde de la nuit. Je n'aime pas la fin de mon *Nosferatu*, car dans les films d'horreur, le monstre a du pouvoir dans l'obscurité, il est plus effrayant caché. Mais quand vous le montrez au grand jour, ça gâche un peu tout.

ALIEN

Alien (Ridley Scott, 1979) est le meilleur film de monstre. Je suis fou de ce qu'a fait H.R. Giger sur la créature d'*Alien*. Elle est redoutable et a un pouvoir hallucinant sur nous, et finalement, elle nous ressemble, sa tête a la forme d'un pénis, et en-dessous d'un vagin et elle n'a pas d'yeux ! On ne peut pas capter son regard, au contraire des loups-garous, et ça peut être leur faiblesse.

CORPS

Je suis passionné par le travail de Jerzy Grotowski (metteur en scène de théâtre polonais, ndlr) et les films d'Andrzej Żuławski, – et pas seulement *Possession* –, dont les sujets sont l'oppression. Le corps

D'autres vies que la sienne de Romain Baudéan (2026, 1h12)
> **INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)**
Sam 17, 16h45
En présence de Marina Foïs et Romain Baudéan



LE + : Le réalisateur a pris le parti de l'observation silencieuse. Sa caméra, toujours en retrait, nous place dans la position d'un observateur indiscret. On assiste par-dessus son épaule aux essais de costume-maquillage qui doivent faire d'elle Simone Signoret. Face à son miroir, l'inconfort de Marina Foïs est palpable – « *Je ne vois que du maquillage, je suis déguisée, je vais quitter le film* » – jusqu'à s'adapter aux différentes prothèses requises et aux premiers dialogues, qu'au début, elle récuse : « *J'ai du mal à l'apprendre, c'est mauvais signe* » livre-t-elle, « *parce que moi j'apprends très vite* ». La confession de Marina Foïs est riche d'une foule de petits aveux qui rendent le portrait particulièrement intime et disent la difficulté du métier, comme sa beauté. « *Je n'aime pas me voir vieillir* » dit-elle, « *mais j'assume le plus possible ce que je suis et ce que le temps me fait* ». Et ce temps est manifestement de son côté. — **CG**

MASTER CLASS

Son cinquième film *Werewolf: La Bête Maudite*, sortira au cinéma le 6 janvier 2027, avec Aaron Taylor-Johnson, Lily-Rose Depp et Willem Dafoe.
Rencontre avec le réalisateur américain **Robert Eggers**.

nu est fait pour lutter contre ça. Sur *Werewolf* et *Nosferatu*, j'ai travaillé avec une chorégraphe, Marie-Gabrielle Rotie, qui a guidé Lily-Rose Depp et s'est elle-même inspirée du travail de Grotowski. Malgré cette importance accordée au corps, il ne faut jamais séparer le corps, l'émotion et la psyché, mais, au contraire, toujours envisager tout ensemble.

VOIX

Quand vous apprenez une nouvelle langue, vous découvrez d'autres manières de réfléchir, donc c'est intéressant. La langue n'est pas parfaite, car elle ne permet jamais de traduire exactement ce qu'on veut exprimer. Or, c'est un élément très important pour moi. Dans mes films, j'utilise souvent des dialectes anglais. Pour *Nosferatu*, on a travaillé chaque syllabe, et même les décibels, pour que la voix de Lilly-Rose Depp ait l'air encore plus étonnante.

CHOC DES CULTURES

Les sorcières sont des créatures qui reviennent souvent dans le folklore anglais, et le fait qu'elles se transforment en béliers ou en chèvres est très courant mais pas aux États-Unis. J'aime l'idée de pouvoir transporter une culture d'un pays à un autre.

— **Propos recueillis par Fanny Bellocq**

NOUVELLES RESTAURATIONS

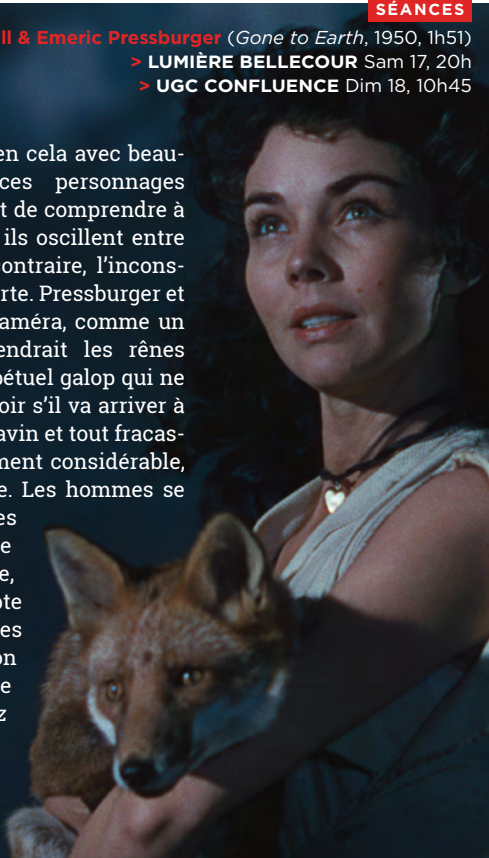
La Renarde

« *Ne vous retournez jamais, au risque de mourir sur place...* » est l'avertissement écrit laissé par la défunte mère d'Hazel, jeune fille aussi belle qu'exaltée, dont la seule amie est une petite renarde. Nous sommes en 1897, en Angleterre. *La Renarde* d'Emeric Pressburger et Michael Powell est un joyau en Technicolor habité par un souffle visuel et sonore hautement romanesque. Il faut suivre cette fille qui court pieds nus à travers la lande, sa renarde dans les bras, toutes les deux, objets de toutes les convoitises. Le duo de génie des réalisateurs anglais livre autour d'elles une mise en scène visuellement délirante, et même magique. Dès la première séquence tout est impressionnant, à commencer par la présence de la nature vibrante comme un prodige. Les arbres se parlent, les animaux se fauillent, les ombres du danger transpercent le soleil. On est balancé dans l'univers du conte, de l'enfance qu'il semble impossible de quitter. C'est tout le défi de cette héroïne, qui aime sans calculer, et traverse tout sans se préoccuper de la menace et encore moins de la réalité triviale et tellement

La Renarde de Michael Powell & Emeric Pressburger (*Gone to Earth*, 1950, 1h51)
> **LUMIÈRE BELLECOUR** Sam 17, 20h
> **UGC CONFLUENCE** Dim 18, 10h45

violente. *La Renarde* traite en cela avec beaucoup d'engagement de ces personnages éperdus, dont tout l'enjeu est de comprendre à quel point, en permanence, ils oscillent entre la grande victoire, ou, au contraire, l'inconscience de filer à sa propre perte. Pressburger et Powell maintiennent leur caméra, comme un cocher ou un cavalier tiendrait les rênes tendues d'un cheval en perpétuel galop qui ne s'arrêterait jamais, sans savoir s'il va arriver à bon port, ou verser dans le ravin et tout fracasser. Au cœur de ce ballotement considérable, il n'y a aucun manichéisme. Les hommes se dévoilent avec des caractères très différents, il y a la grosse lâcheté et le grand courage, en la matière, le film compte une des plus belles séquences de nécessaire humiliation du cinéma. Et toujours ce mantra... « *Ne vous retournez jamais, au risque de mourir sur place...* »

— **VA**



La Renarde (1950)



© Loïc Berot

Sophie Seydoux, présidente de la Fondation Jérôme-Seydoux Pathé, et **Jérôme Seydoux**, président de Pathé, sont les invités d'honneur du MIFC.

L'IMMORTALITÉ

Sophie Seydoux : La Fondation Jérôme-Seydoux Pathé est dédiée à la conservation de la mémoire. Que ce soit pour les scénarios, les photos de tournage ou les projets d'affiche, on essaye toujours de suivre un film depuis le départ. Sur chaque tournage, on conserve un objet, de manière à avoir des petits bouts de mémoire physiques.

Jérôme Seydoux : Cela fait bien longtemps qu'on annonce que la salle de cinéma va disparaître : depuis l'époque des frères Lumière ! Selon moi, elle résistera à tout, quoi qu'il arrive. Parce qu'aujourd'hui, dans une société où les gens sont très individualistes, ils ont quand même besoin de se rassembler.

INTERNATIONAL

J.S : Le développement des salles Pathé en France est quasiment terminé. Le développement se passe désormais à l'étranger. Il faut s'intéresser au reste du monde. Charles Pathé avait déjà une vision internationale. Nous avons déjà commencé à construire des cinémas au Maroc, et ça se passe très bien : nous prévoyons d'en construire un nouveau chaque année. Au mois d'août, qui a été un mois exceptionnel cette année en termes de fréquentation, c'est le cinéma de Casablanca qui a enregistré les meilleurs chiffres. À l'avenir, on pourrait se tourner vers le reste du Maghreb ou vers l'Asie.



© O. Chassagnole

INNOVER

J.S : Les règles de la fréquentation sont simples : les salles qui marchent le mieux sont les plus modernes, les plus technologiques et les plus chères. Il faut innover. Les spectateurs, notamment les jeunes, veulent ce qui est mieux. Ils ne sont pas tellement concernés par le prix. Pour *L'Odyssée* de Christopher Nolan, on a installé un projecteur 70 mm au cinéma de Montpellier, le seul de France. Cette salle continue de projeter le film, et affiche complet, tous les jours, à toute heure. Les gens viennent de toute la France, et de l'étranger. Si vous proposez quelque chose d'exceptionnel au public, il viendra.

LA PLACE DE L'IA

S.S : Je ne peux même pas imaginer qu'on puisse accepter de faire ou restaurer un film avec l'Intelligence Artificielle. À la Fondation Jérôme-Seydoux Pathé, jamais on ne pourrait se permettre d'ajouter une image qui est le résultat d'effets spéciaux. On doit accepter l'œuvre d'un réalisateur, sans la transformer. Il est souvent arrivé qu'on laisse un négatif abîmé tel quel, plutôt que de reconstituer une image qui n'existait pas à l'origine.

LA PELLICULE

S.S : Quand un film est restauré et numérisé, il faut absolument le remettre sur pellicule. La pellicule se conserve pendant 120 ans. On ne connaît pas le temps de conservation du numérique, et avec l'évolution des technologies, beaucoup d'éléments peuvent disparaître facilement, donc il faut faire très attention.

— **Propos recueillis par FB**

PARTENARIAT

« Du mécénat de compétences ! »

Entretien avec **Arnaud Brun**, président du Conseil de surveillance du Groupe Adéquat.

Parlez-nous d'Adéquat et du festival Lumière ?

Nous accompagnons le festival depuis 2014. C'est sa durée qui lui donne sa valeur. C'est un lien unique avec le monde de la culture auquel nous tenons beaucoup, qui s'enrichit chaque année. Le cinéma est né à Lyon et le Festival est devenu le rdv mondial du cinéma de patrimoine, notre groupe est né à Lyon il y a 40 ans et d'une entreprise régionale nous avons fait un Groupe mondial : nous avons l'un et l'autre légèrement changé d'échelle sans quitter notre point d'ancrage ! Enfin, je suis très ouvert à cette idée du temps long et profitable au développement de belles histoires, à laquelle une entreprise familiale est naturellement sensible. Dans les prochaines années, nous voulons aller plus loin grâce au Fonds de dotation Adéquat, en soutenant les activités de l'Institut Lumière tout au long de l'année. Je suis convaincu que l'accès à la culture pour tous est un puissant levier d'égalité des chances. C'est un moyen de permettre à chacun de trouver sa juste place dans la société et dans le monde du travail.

Parlez-nous de votre expertise auprès des bénévoles du festival ?

L'organisation du Festival repose en partie sur l'engagement de plusieurs centaines de bénévoles et des associations partenaires. Parmi eux, des étudiants, des retraités, des demandeurs d'emploi, des jeunes en insertion, des personnes réfugiées... Pendant neuf jours, ils tiennent un poste, accueillent du public, parlent plusieurs langues, travaillent en équipe sous contrainte d'horaires et d'imprévus. C'est remarquable et nous voulons rendre la pareille à ceux qui pourraient bénéficier de notre savoir-faire. Concrètement, quelques jours après la fin du Festival, nous leur proposons des ateliers de job coaching : rédaction du CV, création de profils LinkedIn, préparation aux entretiens d'embauche, présentation des opportunités d'emploi en région et rencontres individuelles avec nos recruteurs pleinement disponibles et engagés. Une partie de ce travail consiste à valoriser les compétences qu'ils ont pendant le festival : ponctualité, sens du contact, capacité à tenir un poste dans un environnement exigeant : tout cela compte pour un recruteur et nous les aidons à le mettre en valeur. C'est du mécénat de compétences : il engage nos équipes qui sont heureuses de participer chaque année à cet événement.

Engagement et partage sont communs au Groupe Adéquat et au festival Lumière...

L'engagement, c'est faire un peu plus que ce qu'on attend de vous. Le festival choisit d'ouvrir son organisation à des bénévoles éloignés de l'emploi, de travailler avec des acteurs comme la Préfecture de région et les associations d'insertion. Nous pourrions nous contenter de financer : nous choisissons d'y engager nos équipes, nos recruteurs et leurs savoir-faire. Le partage permet au plus grand nombre de prendre part à cet événement. Nous faisons aussi vivre ces moments de cinéma à nos collaborateurs, nos intérimaires et nos clients, tout en mettant notre expertise au service des bénévoles. C'est ce qui donne tout son sens à notre partenariat : ouvrir davantage le Festival et mobiliser, autour de lui, les compétences de chacun.

Qu'avez-vous le plus envie de voir à Lumière 2026 ?

Cette année, cela a été la masterclass de la grande actrice Zhang Ziyi : ce sont des moments uniques de rencontre avec des stars du cinéma mondial qui viennent parler de leur art avec beaucoup de simplicité et d'authenticité.

— **Propos recueillis par VA**

1 jour, bénévole



ERIC SIVAR

BIO EXPRESS : Éric Sivar est un des chauffeurs bénévoles incontournables du festival depuis 5 ans. Ce jeune retraité a été technicien en informatique des Hospices civils de Lyon (HCL)

MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : Jacques Audiard, Steven Spielberg et le cinéma de Claude Sautet : *Max et les Ferrailleurs*, *Les Choses de la vie*, *Vincent, François, Paul...* et les autres, ce sont des classiques !

LA SALLE OÙ J'AI DÉCOUVERT LE CINÉMA : L'Entract' à Boën-sur-Lignon.

MON FILM DE CHEVET : Sans hésitation *Les Tontons Flingueurs* de Georges Lautner, j'ai dû le voir une trentaine de fois, avec mes amis on connaît les répliques par cœur !

MON GOÛT DU BÉNÉVOLAT : Pendant quinze ans je me suis engagé au sein de la Fédération des conseils des parents d'élèves (FCPE). J'étais entraîneur adjoint au club de foot de l'AS Couzan pendant plusieurs années. Ce que j'aime avant tout c'est la rencontre et le fait de se rendre utile.

MES MISSIONS AU FESTIVAL : Chauffeur pour les invités et les partenaires du festival.

— **Propos recueillis par Laura Lépine**

QUIZ ? SHINING

(1980) de Stanley Kubrick

Œuvre fantastique, démentielle, magnifique, quels souvenirs avez-vous gardé de *Shining* ?

- 1** D'après quel auteur est tiré le film ?
A. Stephen King
B. Philip K. Dick
C. Alexandre Dumas
- 2** Quelle formule répète le héros sur sa machine à écrire ?
A. *God only knows*
B. *Hey Johnny !*
C. *All work and no play makes Jack a dull boy*
- 3** Quelle est la particularité du jardin du film ?
A. À la française
B. Un labyrinthe
C. À l'anglaise
- 4** Où se déroule l'histoire ?
A. Dans un asile psychiatrique
B. Dans une usine désaffectée
C. Dans un hôtel hors saison
- 5** Que voit le petit garçon dans le couloir ?
A. Des écureuils
B. Des jumelles
C. Son père déguisé en Père Noël
- 6** Quel outil est utilisé dans la scène-clé du film ?
A. Une scie
B. Une hache
C. Un marteau

SÉANCE

Shining de Stanley Kubrick
(*The Shining*, 1980, 1h59, int -12ans)
> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Sam 17, 21h45
> **CINÉMA COMÉDIA** Dim 18, 16h45

Shining (1980)



Rédaction en chef : Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Rédaction : Fanny Bellocq, Carlos Gomez, Laura Lépine
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 9 200 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film, 69008 Lyon

www.festival-lumiere.org